

Préface

« Littérature – ton rite et ton rut, ton rôle et ta lutte... »

(Michel Leiris, *Langage tangage*)

A considérer la manière dont la vie littéraire singe le rite religieux, avec ses grands messes, ses messes basses, ses messes noires, ses pontifes et leur théâtralité déclamatoire, ses grands prêtres et leurs chapelles inavouées, ses enfants de chœur et leurs hypocrisies mal dissimulées, ses évêques à la pastorale plus ou moins visionnaire, ses bedeaux endormis et tout son petit peuple tantôt ébahi tantôt irrité, on se dit que littérature et liturgie ne sont pas seulement associées en vertu d'une paronymie hasardeuse : depuis que la littérature s'est investie d'une mission sacrée – celle de l'aède chantant la geste des dieux et des héros, celle du poète inspiré, à travers l'enthousiasme de qui un dieu parle, celle du voyant ou du messie qui vient sauver le monde de l'insignifiance qui le menace –, elle se prête à une ritualisation de type religieux dont les images – le mage qui vaticine, le moine-guerrier qui s'égosille, le contemplatif qui écoute ce que les autres n'entendent pas – oscillent du sublime au ridicule.

Mais le lien que l'on peut établir entre littérature et rite ne se limite pas à cette pantomime. L'acte même d'écrire, tant il est précaire et périlleux, se prête à une forme de ritualisation dont la vocation première est de protéger, sur un mode quasi-votif, celui qui s'y consacre. Depuis les manies de l'écrivain – dont ne manque jamais de se délecter une histoire littéraire gourmande d'anecdotes et de commodes représentations –, ses totems, son fétichisme, ses superstitions qui sont comme autant de rites par lesquels il tente de conjurer la menace de l'aphasie ou du débordement, de l'engouffrement ou de la dissémination, jusqu'à la métaphorisation même de son travail – l'œuvre-cathédrale, le poème-prière, les litanies du grand officiant du verbe –, les figures d'une liturgie littéraire abondent, qui nous laissent supposer qu'il n'est pas de véritable littérature sans vocation spirituelle : quête d'un renouveau du sens, d'une communauté humaine enfin acceptable, interrogation sur les buts ultimes de l'homme, foi en un pouvoir, même fragile, des mots.

Les études réunies dans cet ouvrage ont pour objectif d'interroger la manière dont la littérature s'approprie les formes et le contenu de la liturgie religieuse soit pour les figurer, dans le respect, plus ou moins affirmé, des dogmes, soit pour les transfigurer ou encore les défigurer dans une perspective iconoclaste ou transgressive. Quelle que soit la volonté de l'écrivain, didactique ou parodique, édifiante ou ironique, le passage par le crible de l'écriture fait subir au rite sacré une transformation capitale. A lire ces études, il est à croire que la littérature, profane ou même profanatrice, a besoin de détourner les rites de leur fonction première pour se penser et se pratiquer. Mais, en marge de la théologie ou de l'anthropologie, la littérature se met ainsi en mesure, à distance contemplative ou critique, de *penser le rite* – d'une manière d'autant plus féconde sur le plan de la connaissance qu'elle fait voler en éclat les dichotomies coutumières entre profane et sacré, individuel et collectif, éthique et esthétique.

Le rite fait mémoire d'un événement qu'il réitère sur un mode symbolique par le truchement d'une parole et d'une gestuelle préétablies. Le rite chrétien, dont il sera question dans ces études, fait non seulement revivre le passé mais il propulse le présent dans l'avenir eschatologique : la liturgie, en ritualisant le temps, intègre la réalité du salut à la vie concrète du croyant. En cela, le rite n'a pas qu'une fonction testimoniale : il vise une efficacité réelle, la célébration liturgique relevant du champ de l'action. Les symboles auxquels elle recourt sont des opérateurs d'alliance. Ce ne sont pas des formes inertes puisqu'ils créent en l'homme la réalité qu'ils sont chargés de signifier. La liturgie, comme la poésie, est du domaine de l'*agir* et du *faire* : elle ne saurait se réduire à une quelconque *mimésis*, sa finalité n'étant pas seulement la représentation de ce qui a été mais la création d'une réalité à la fois immémoriale et toujours à venir. Le rite religieux, s'il spiritualise la matière, en donnant aux supports symboliques – pain, vin – un sens qui les déborde, matérialise tout aussi bien le spirituel puisqu'il l'inscrit dans le champ du visible, du tangible et du dicible. Hugo ironise, dans sa *Contemplation suprême*, sur l'absurde prétention de la liturgie chrétienne de « rendre Dieu mangeable » et critique radicalement l'idée même de rite et de dogme, considérant que par eux la religion abdique l'indéfini et l'infini qui la fonde. Pourtant le rite, s'il atteste l'incommensurabilité de l'homme et de son Dieu, apparaît en même temps comme le moyen le plus humain de dépasser l'impossibilité d'un lien.

Que la parole puisse être créatrice, que le symbole accomplisse la rencontre inespérée avec l'infini, que l'impensable prenne forme, que l'insaisissable trouve une expression qui le préserve tout en l'offrant à la contemplation, que le divin cesse d'être écrasant ou fugace,

immatériel ou démesuré pour se mettre à portée de l'humaine finitude – voilà autant de raisons qui expliquent la fascination de l'écrivain, croyant ou non, pour la liturgie religieuse.

La première série d'études, dans laquelle on voit la littérature se mettre au service de la transmission du rite ou du dogme, montre une diversité d'expression, de forme et de finalité que le terme-écran de littérature édifiante empêche ordinairement d'appréhender. L'exemple d'Ambroise de Milan nous ramène d'emblée au fondement même du rite en nous rappelant que la parole liturgique, apte à dire ce qui ne peut se dire et à rendre visible ce qui ne l'est pas, est *mystère* et réitération d'un baptême jamais achevé. Avec un *auto sacramental* de Juan de Timoneda, mise en scène allégorique du dogme de la présence réelle du Christ dans le pain eucharistique, l'écrivain se conçoit comme l'adjuvant populaire du prêtre, faisant œuvre de pédagogue en pleine Contre-Réforme. De même les poèmes dévots d'Anne de Marquets ou de La Ceppède, composés autour des cycles liturgiques, ont pour vocation de non seulement les faire comprendre mais encore d'en prolonger l'aura. Le rôle dévolu à la figure dans les *Pensées* de Pascal est autrement plus complexe : dotée d'un véritable pouvoir apologétique, la figure explique tout en protégeant le mystère au sein même de la révélation, ne se laissant comprendre que par celui qui le veut. Quant à Huysmans, juge et critique de l'évolution des rites de son temps, il transmet néanmoins son émerveillement pour « le miracle de la liturgie, le pouvoir de son verbe, le pouvoir toujours renaissant des paroles créées par des temps révolus, des oraisons apportées par des siècles morts », comme il le dit dans *En Route*. Le cas de Cendrars est tout aussi atypique : la « liturgie sauvage » des *Pâques à New York* trouve dans la poésie religieuse latine la scansion et le réseau d'images propres à exprimer un appel qui ne trouvera que plus tard, avec la conversion de l'écrivain, sa réponse. Edifiants sans recourir aux moyens éculés de la littérature à thèse, les romans de Charles Williams sont pensés et voulus pour être des armes surnaturelles diffusant le salut, dans un monde où la vie spirituelle est d'abord un combat, au travers des sacrements qu'ils mettent en scène. La poésie de Marie Noël, ce qu'elle nomme son « petit chemin », se présente comme un prolongement nécessaire de la liturgie, procédant du même élan que la messe et attestant de la rencontre avec Dieu selon les trois modes de l'approfondissement, de la célébration et de l'apaisement. L'exemple de Patrice de La Tour du Pin revêt un intérêt tout particulier dans la mesure où son activité de poète religieux se double d'une participation effective et profonde à la création liturgique de son temps, à travers sa traduction du missel romain – en particulier des rituels du mariage et des funérailles – et son écriture de nombreuses hymnes de la liturgie française. Enfin, la poésie mystique de Fernando Rielo se donne comme l'accompagnement liturgique d'une vie entièrement dévolue à Dieu. Dans tous les cas, l'écriture, poétique ou fictionnelle,

n'est pas qu'un prolongement mécanique de la parole dogmatique ou du rituel : des formes s'inventent ou se renouvellent, dans les marges du discours théologique, dans ses plis ou dans ses insuffisances, attestant d'une volonté de maintenir vive la métaphore et efficient le symbole contre toutes les rigidités à cause desquelles la liturgie risque toujours de perdre son âme. La création littéraire, avec l'irréductible liberté qui la caractérise, déjoue la tentation du formalisme qui guette tout rituel.

La seconde série d'études s'intéresse à la manière dont la littérature détourne le rituel sacré à des fins autres qu'apologétiques : liturgies personnelles, improbables et précaires qui rappellent que toute écriture est coup de dés, pari insensé, tête-à-tête effarant avec le mystère. A travers les sonnets de *La Mort de Marie*, Ronsard invente un rite de résurrection de la chair dans lequel la rose est l'exacte anagramme d'Eros. La parole poétique, chez Lamartine, se donne comme celle d'une liturgie à venir qui passe par une ritualisation du lieu alors que Nerval bâtit une liturgie des marges dans laquelle l'envol spirituel est condamné à être entravé : liturgies de l'inachevé, fruits de cet idéalisme déçu que l'on nomme romantisme. Les romans et nouvelles de Barbey d'Aurevilly participent du même mouvement, mais sur un mode autre : la ritualisation, le plus souvent transgressive, de la perte faisant entrevoir, comme en négatif, la force du rituel liturgique, à la manière d'un hommage ou d'une édification *inversés*. Dans *Un Homme libre* de Barrès, la finalité du rituel profane consiste, par l'intermédiaire d'une réécriture des *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, à donner forme à la quête du moi, aussi incertaine que la quête de Dieu, et à baliser l'entrée en écriture, assimilée à un risque de dépossession irrémédiable plus qu'à un salut. Mallarmé fait, quant à lui, de la création poétique une activité essentiellement liturgique, avec pour modèle le rituel catholique dont il déplace le sens en lui assignant une finalité d'ordre esthétique. La liturgie, comme l'art rêvé par Mallarmé puis Valéry, échappe aux insuffisances de la perception et de l'intelligence rationnelle et sait s'adresser en l'homme à ses facultés les plus hautes : le rêve et l'imagination. On retrouve chez Cocteau une volonté de ritualiser les expériences de type mystique qui sont à la source de sa poésie : la rencontre avec l'ange devient une forme d'annonciation. Tchekhov utilise le dogme à des fins également non édifiantes, faisant de l'épiphanie pascalle le passage exemplaire du désespoir à la rédemption de l'être. L'univers d'*A la Recherche du temps perdu* se construit autour du motif de la transgression, révélant un monde suspendu entre nostalgie des origines et descente aux enfers où seules demeurent sacrées la mémoire et l'écriture. Dans *Les Caves du Vatican*, Gide démasque la vanité des fois, des rites et des dogmes mais ne remet pas en cause le dogme sur lequel est fondé l'œuvre elle-même : celui de sa nécessaire gratuité.

Si le rite ainsi détourné n'a plus de religieux que la forme, le sens de la réécriture n'est pas seulement parodique : c'est l'efficacité même du rituel que l'écrivain tente de capturer et de plier au dessein qui est le sien. Le temps de la parodie ne met pas un terme à celui de la tragédie : il le prolonge en répondant par un rire au resserrement de l'horizon et par un jeu à celui du sens. Et si la rencontre avec Dieu n'est plus le but avoué de l'aventure, la liturgie sacrée donne à l'écrivain le moyen d'expression dont il a besoin dans le cheminement vers l'inconnu avec lequel toute expérience d'écriture intensément vécue se confond. Se rappelle alors à nous le vœu de Dominique de Roux, comme ultime conjuration faite par le rite à la marchandise, par l'écriture à la falsification, par le livre à sa négation même : « Rejoindre la destinée juive, liturgiquement dans son mystère d'écriture, c'est retrouver en nous, vivante, l'extraordinaire parole de Kafka qui, dans sa marche, en était venu à écrire un jour, et comme à tout jamais, *j'écris pour ne pas mourir* » (*Immédiatement*).

Emmanuel Godo